L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 11 SEPTEMBRE 1887.

Une double débauche.

EN TEMPS DE FAMINE.

—....Oh! M. G.... est un homme d'ordre dans toute l'acceptation du mot, dit un peu ironiquement la charmante *jeune première*.

—C'est même un bon jeune homme, dit l'*ingénue*

—Il y a trop longtemps que je suis sorti du collège pour m'offusquer de vos propos, mademoiselle, dit G.... Le fait est que je n'ai fait que deux débauches dans ma vie.

—Vous, s'écria l'*ingénue*, vous avez fait deux débauches?....

—Et, circonstance aggravante, reprit G...., c'était en temps de famine et de douleur patriotique....c'était en 1870, en plein siège de Paris.

—Et.... quelles sortes de débauches? dit la *jeune première*.

—Deux sortes de débauches : un déjeuner à la Lucullus et un discours ultra révolutionnaire.

—Un grand déjeuner pendant le siège! s'écria l'*ingénue*.

—Un discours révolutionnaire.... vous!....s'écria la *jeune première*.

—Mon Dieu, oui!....

—Contez nous donc cela.

—Volontiers, si ça peut vous être agréable.

Et G.... commença son histoire.

—A la suite d'une escarmouche qui eut lieu du côté de Choisy-le-Roi et à laquelle je pris part en ma qualité de simple mobilot, nous nous trouvâmes dans la nécessité de conférer avec les Prussiens pour enterrer les morts.

J'avais pris la pioche, et, pour travailler plus aisément, j'avais mis mon sac à terre. Les soldats et les officiers allemands s'étaient mêlés avec nous et nous faisaient de gracieuses avances auxquelles, je dois le dire, nous nous montrions peu empressés de répondre.

Tout à coup je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai et reconnus le baron Sigismond von Heerbrand, capitaine de uhlan, et qui, de 1867 à 1869, avait été un de mes meilleurs amis du club.

—Comment vous portez-vous, mon cher G....? dit-il en me tendant la main.

Je portai la main à mon képi et fis le salut militaire.

—Comment vous portez-vous? répéta Sigismond, en me regardant avec un sourire comme s'il eût pensé que je ne le reconnaissais pas.

—Monsieur le capitaine, lui répondis-je, je me porte aussi bien que peut se porter un Français obligé de coudoyer les ennemis de son pays.

Le baron se fixa d'un air un peu étonné.

—Après tout, vous avez raison, dit-il enfin. C'est moi qui ai manqué de tact!....au revoir, dans des temps meilleurs.

Il me tourna les talons, et tout en continuant ma lugubre besogne, je le vis parler bas à un soldat, puis aller et venir d'un air peu étange.

Quand tout fut fini, nous reprîmes notre fourniment et regagnâmes nos avant-postes. Il me semblait que mon sac était plus lourd qu'à l'ordinaire, mais j'attribuais cette impression à la fatigue de la journée. Ainsi quelle ne fut pas ma stupéfaction quand, ouvrant mon sac, je trouvai une superbe pouularde toute dépouillée et troussée, une belle terrine de foies gras et un triangle de fromage de Chester.

Le baron, pour se venger de ma froideur, m'avait joué ce tour avec une adresse digne de Robert Houdin.

J'éprouvais bien quelques scrupules à accepter ces présents d'un ennemi; mais comme mes hésitations avaient soulevé un *tollé* des plus vigoureux chez mes camarades de toute, je me résignai à mon bonheur.

Une bonne chance ne vient jamais seule; un de nos camarades avait pu acheter à des francs-tireurs un faisan, un lapin de garenne et un boisseau de pommes de terre. Ce camarade-là était malhonnête, ce qui ne l'a pas empêché, hélas!....d'être tué quelques jours plus tard.

Quel déjeuner!.... Il y avait du champagne, du café, de la chartreuse. Je mentirais effrontément si j'osais dire que nous restâmes dans les plus strictes bornes de la sobriété.... Voici ma première débauche!

Je devais, en vertu d'une permission, passer la soirée et la nuit à Paris, et peut être, lorsque je me trouvai sur le pavé de la capitale, mes idées étaient-elles plus variées que jamais.

Vers huit heures d'hier soir, je me trouvais devant une *réunion publique*, où des gardes nationaux en uniforme traitaient toutes sortes de questions politiques et sociales.

L'un d'eux, qui portait de longs cheveux et des lunettes de cuivre, venait de parler de l'égalité de l'instruction et avait dit des choses assez prodigieuses. Encore sous l'impression de mon déjeuner dînatoire, je demandai la parole sur la même question et je montai à la tribune : voici à peu près mon discours :

"Citoyens,

"L'honorable préopinant me semble avoir traité son sujet avec autant d'éloquence que de tact; mais ces théories me paraissent un peu timides....

"Un mouvement de surprise se produisit dans l'auditoire.—Parlez!.... parlez!.... me dit-on, et je repris la parole.

"Citoyens....

"Il n'est pas juste, à dit l'honorable préopinant, que tel homme soit plus instruit que tel autre, cela entraîne des haines de classes. Grande vérité!.... La jalousie hideuse de l'ignorant contre l'homme instruit est chose constante et produit de tristes effets. Evitons, détruisons cet écueil social!

"Mais, me direz-vous, comment faire que le monde soit transformé en une vaste académie? Il faut des tailleurs, des cordonniers, des concierges, des décrotteurs, des allumeurs de réverbères, gens de peu de foi!.... Il y aura du tout cela, mais les allumeurs de réverbères, les décrotteurs, les concierges, les cordonniers et les tailleurs seront tous, à l'instar du docteur Pancrace, poètes, archéologues, peintres, paléontologistes, médecins, linguistes, critiques littéraires, hommes savants, savantissimes *per omnes modorum omnia*.

"Et quel beau spectacle offrira dès lors notre chère France! Il y aura bien quelques petits inconvénients : par un temps pluvieux, vous pouvez votre bottine sur la sellette d'un decrotteur (membre de l'Institut).

"—Bouchez-moi dans une heure, citoyen crotte, vous dira-t-il; je suis en train de chercher la solution d'un grand problème de trigonométrie.

"Votre concierge vous a laissé dans la rue toute la nuit par un temps de dix degrés au-dessous de zéro. Le lendemain, vous lui adressez quelques modestes observations.

"—Doucement, monsieur, vous répondra-t-il, l'intérêt de la science avant tout. Je n'ai pas entendu la sonnette, occupé que j'étais de terminer mon grand ouvrage relatif à *l'influence de l'internationalisme sur les centrées sud-ouest de l'Afghanistan*.

"Vous ne recevez plus de linge blanc, et vous vous en prenez à votre blanchisseuse.

"—Que voulez-vous, mon cher monsieur! réplique-t-elle, j'achevais de peindre un délicieux bouquet sur un éventail. Certaines personnes du monde font leurs délices de ce joli travail. Vous seriez bien fâché, n'est-ce pas? qu'on me privant de m'y livrer comme une autre, j'entretinsse dans mon cœur quelque rancune contre les classes privilégiées!

"Vous sonnez votre valet de chambre (pardon! votre officieux), et il vous laisse sonner. Il était en train de composer un sonnet. Vous en composez bien, vous! S'il se privait de versifier, il serait jaloux des versificateurs, le pauvre garçon, et vous voulez à tout prix éviter cet inconvénient social.

"Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'il en sera de même non seulement pour tous les arts et toutes les sciences, mais encore pour toutes les industries. Car enfin, si un manœuvre a le droit d'être aussi instruit qu'un membre de l'Institut et de se procurer de cette façon des satisfactions d'amour-propre capables de l'empêcher d'être mordu au cœur par cette haine sociale dont a parlé l'honorable préopinant, il est bien évident qu'un membre de l'Institut a le droit de faire concurrence à un industriel quelconque, si la fantaisie lui en prend—si l'on sait que l'homme est sujet à d'étranges fantaisies.

"Il serait donc juste et conforme au principe d'égalité gloriesusement développé par l'honorable préopinant que, pour éviter certaines jalousies, un tailleur consentît au besoin à porter des habits taillés par un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ainsi le veut le grand principe d'égalité. Il faut cela, entendez-vous bien? pour que les tailleurs d'habits cessent de détester et de jalouser les académiciens, et pour que les académiciens ne soient pas induits à envier les tailleurs d'habits.

"Voilà donc qui est bien entendu, bien revu, bien couchu,—pour ce qui concerne les sciences, les arts et les métiers.

"Mais il y a d'autres points à régler. Le principe d'égalité a différentes exigences, et la jalousie humaine trouve des prétextes où des raisons ailleurs que dans les supériorités scientifiques, artistiques, littéraires ou industrielles.

"Mais que de jalousies à éviter encore!.... Que de satisfactions nouvelles à donner au principe d'égalité—au grand principe qui ne plaisante pas et qui veut tout ou rien!

"Il y a d'abord la fortune et la naissance; mais, à ce point de vue, on peut trouver des solutions pratiques. Nous avons, relativement à la fortune, le partage des biens, qui est l'ABC du vrai socialisme.

"Et même.... voyez comme tout s'enchaîne et comme on trouve en cherchant bien! Tout le monde étant à son aise, personne ne sera plus obligé de se livrer à des métiers humiliants. Ainsi disparaîtra l'inconvénient d'avoir un portier écrivain politique ou un valet de chambre poète. Chacun se servira soi-même et ne pourra s'en prendre qu'à lui si, se livrant à de nobles travaux, il cire mal ses chaussures ou laisse brûler son rôti.

"Quant aux avantages de la naissance, le citoyen Tony Moilin nous a donné un moyen fort ingénieux de les réduire à neant. C'est extrêmement simple. Vous commencez par interdire, sous les peines les plus sévères, aux héritiers des grandes familles de porter leurs noms et leurs titres, puis vous leur faites tirer au hasard, dans une urne, les noms les plus vulgaires que vous ayez pu imaginer. Cela va tout seul.

"Mais comment l'honorable préopinant s'y prendrait-il pour faire que tous les hommes possédassent également :

"L'organe enchanteur de M. Faure :

"La gaîté d'Alcibiade :

"La puissance séductrice du comté d'Orsay :

"L'élégance de Brummel :

"L'agilité de Leotard :

"La force de l'homme-canon.

"Et toutes ces choses que ni les soins corporels, ni les exercices, ni l'instruction, pour si obligatoire et laïque qu'on la suppose, ne pourront jamais donner complètement!

"Il n'est pas douteux que la présence de ces qualités naturelles chez tel ou tel membre de la grande famille humaine n'ait excité de violentes et poignantes jalousies dans le cœur de ceux qui n'en étaient point pourvus.

"L'honorable préopinant, pour rester fidèle à son programme pacificateur et humanitaire, doit donc chercher un moyen pour que tous les hommes soient également bien doués. Voilà, il faut le reconnaître, qui souffrira de grandes difficultés. Cependant nous croyons que ce problème n'est pas insoluble. Nous entrevoyons même une solution que nous proposons modestement à la réunion.

"Pourquoi n'appliquerait-on pas aux qualités extérieures un système comparable à celui que le citoyen Tony Moilin proposait contre les vanités heraldiques?

"Tout le monde, par exemple, ne peut pas être beau ni doué d'une belle voix. Mais on peut arriver à faire une génération de gens contrefaits et enroués. Ce ne serait pas bien malaisé.

"Reste la question du génie. Ici nous ne voyons pas de solution, au moins pour le moment. Mais, avec les progrès de la science, il ne faut désespérer de rien. N'est-il pas reconnu que la pensée humaine n'est qu'une sécrétion où il entre du phosphore? Pourquoi donc n'arriverait-on pas, par des moyens pharmaceutiques et chirurgicaux, à l'aide d'un trou de trépan pratiqué à propos, à doser l'intelligence d'un chacun?

"Le jour où tous les hommes auront la même somme d'argent et la même voix de rogomme, et seront également contrefaits et savants, quel triomphe pour l'égalité, quelle victoire remportée contre les jalousies et les haines sociales!....

"L'assistance, dont la majorité avait d'abord pris mon discours au sérieux, perdit patience et se fâcha tout rouge. Je dus descendre de la tribune et fus honteusement expulsé de la salle.

Voilà ma seconde débauche!....

—Votre histoire est drôle, dit la *jeune première*.

—Tu trouves? dit l'*ingénue* à l'oreille de son amie, moi pas!....une histoire sans femmes!....

SIMON BOURÉE.

(Dans la *Gazette de France*.)

Guibollard donne un grand dîner où les vins sont exécrables.

Sans se déconcerter, il verse généreusement le liquide à ses convives :

—Allons, messieurs, videz vos verres; c'est du Clos-Vougeot, le roi des crus.

—Certainement, répond un invité; il demande à l'être sur parole.

Dans les montagnes.

—Monsieur, dit le propriétaire de l'hôtel vous serez ici comme chez vous.

—Tant mieux! fait le voyageur. Ce que je désirais surtout, c'était la vie de famille!..

—Tout à fait cela, monsieur, poursuit l'hôtelier. Ainsi, jugez-en, le matin, chacun cire ses bottes soi-même!

L'histoire des 144 régiments de ligne de l'armée française.

J'aime à penser que l'armée française n'a guère changé depuis le temps où le régiment de Périgord ayant été écrasé à Plaisance, c'était en 1746,—un officier général trouva sur le champ de bataille un sergent qui avait ramassé le drapeau et le tenait flottant, au milieu de quelques hommes, devant un monceau de cadavres.

—Que faites-vous là? lui cria-t-il.

—Vous le voyez, mon général. Je garde ma place du régiment de Périgord, avec ce qui en reste!

Je retrouve à cent vingt-cinq ans de distance la même fermeté simple et le même joyeux courage dans nos soldats. C'était pendant la dernière guerre; le 45e de ligne se faisait écharper au combat de Fond-de-Givonne; la musique du régiment, placée dans un bois de bouleaux, jouait le *Rhin allemand*. La mitraille prussienne donnait la réplique, et l'harmonie moqueuse ne cessa que faute de musiciens. On les trouva couchés auprès de leurs instruments brisés. Ils avaient jusqu'au bout raillé l'ennemi et la mort.

* * *

Pendant le siège de Grave, en 1704, le sergent La Fleur, avec vingt-et-un hommes, enlève trois drapeaux et fait dix prisonniers. Il revenait avec cette belle proie : deux cents Hollandais l'assaillent. Il se jette dans une masure au bord du chemin, s'y retranche et s'y défend si bien, que les Hollandais, ayant perdu trente-cinq hommes au bout d'une demi-heure, se décident à se retirer. La Fleur ramène ses prisonniers et ses drapeaux. Voilà un beau trait de hardiesse française! Mais en 1870, nous avons eu le sergent Hoff, du 107e. Tout le monde connaît ses hauts faits.

Un peu de forfanterie héroïque ne dépare point de belles actions. Un jeune officier de Royal-Vaisseaux, qui est à présent le 43e de ligne, demande à Louis XIV la croix de Saint-Louis. "—Vous êtes bien jeune, monsieur, lui dit le roi. —Sire, on ne vit pas vieux à Royal-Vaisseaux."

Songez que, dans nos légions françaises, il y eut toujours beaucoup de Gascons. Le colonel du régiment de Champagne — maintenant le 7e — répond un jour à un garde du corps chargé de faire observer une consigne pendant une fête de la cour : "Sachez que Champagne passe partout!" La sentinelle se rend à cette belle raison. Mais une jolie femme a suivi précisément le colonel. Le garde du corps se fâche. "Eh bien! lui dit-elle, quoi donc! Moi aussi, je suis du régiment de Champagne!"

* * *

On aura remarqué que j'ai, plusieurs fois déjà, rapproché nos régiments anciens des nouveaux. Périgord, qui d'abord avait porté le nom de Couti, qui fut comme tous nos régiments, sous la Révolution, converti en "demi-brigade", devint en 1803 le 5e léger; maintenant c'est le 51e de ligne. Sous des noms différents, avec une organisation plus ou moins profondément modifiée, chacun de nos régiments est nu être moral, une personnalité militaire qui va, toujours glorieuse, à travers les temps.

Guyenne, formé en 1534, qu'on appelait en 1563 le régiment des Gardes du Jeune Henri, notre Henri V, alors âgé de douze ans, Guyenne fut la 5e demi-brigade et décida du gain de la journée de Castiglione, sous les ordres du général Bonaparte; c'est aujourd'hui le 5e de ligne.

Ponthieu, formé des anciennes bandes que Bayard commandait en Italie, devenu le 8e, enfonça les rangs de la garde impériale russe à Austerlitz et se fit, en 1870, décimer à Bony.

Celui de nos régiments qui porte le numéro 18e fut tiré, en 1569, des bandes picardes. De la son nom *Picardie*. En 1780, Picardie devient le "Colonel-Général." Le 1er régiment est sur le Danube en 1805, en Espagne en 1812, en Afrique en 1840, à Saint-Privat en 1870. Sur son drapeau, quatre dates sont inscrites : Fleurus, 1794; —Marckirch, 1800;—Biberach, 1800; Milianah, 1842.—A Biberach et à Marckirch, les Autrichiens furent battus,—dans la seconde des deux batailles par Marceau.

* * *

Ceux qui s'en vont, confits dans leur ignorance et gonflés de sottise, se vantant d'avoir nettement séparé la France moderne de l'ancienne France, renfoncèrent, dans *Nos 144 régiments de ligne*, par M. de Lyden, l'éloquente contradiction qui les confondra. L'auteur démontre, dans ce beau livre patriotique, que si des liens indestructibles unissent toujours les deux Francs, c'est dans l'armée, surtout, que cette cohésion est intime et puissante : la gloire fait la soudure.

La France de Marignan, celle de Fontenoy, la France d'Austerlitz et de Magenta, la France d'Isly et la France de Metz ne sont et ne seront jamais qu'une seule et même France. Qu'il ait été raché par la victoire ou consommé dans la défaite, le sang français a coulé pour la patrie

* * *

La 32e—la fameuse 32e demi brigade—qui est aujourd'hui notre 32e régiment d'infanterie, remonte à 1610. Le duc de Castel-Bayard rassemble alors quelques centaines de soldats connus sous le nom des "Fusiliers du Rhin". Vers 1640, envoyés dans la Valteline, ces vétérans méritent que le duc de Rohan écrive au roi : "Je peut dire à Votre Majesté que je n'ai jamais eu si bonne infanterie." Les hommes de Castel-Bayard reçoivent le drapeau blanc—qui n'était point le drapeau national, mais le signe du commandement, et conferait aux corps qui le portaient le droit d'avoir un colonel.—Voilà donc ici un de nos plus vieux régiments.

En 1647, il fait partie de l'armée de Turenne, il est au terrible siège de Fribourg; il est, plus tard, à la bataille d'Oudenarde, à celle de Steinkerque, à celle de Nerwinden; il se bat en mon à Denain et porte alors le nom de régiment d'Aunis. Il suit Maurice de Saxe dans la campagne de 1745.

Aunis est bientôt défoncé et forme les 31e et 32e demi-brigades en 1791. Ne nous occupons que de la seconde. La 32e défend Mayence sous Kléber, et Aubert-Dubayet est envoyé aux Antilles pour réprimer l'insurrection, puis rentre dans l'armée du Rhin. Déjà prisonnière, l'*Intrépide*, elle fait, sous Bonaparte, la campagne d'Italie et l'expédition d'Egypte.

Le 32e régiment fera partie de la Grande Armée. En 1806, au combat d'Hasl, il franchit le pont sur la Saale, culbute les Autrichiens, fait 6,000 prisonniers, prend 32 canons et 5 drapeaux; mais cet effort lui coûte cher, et voyant les cadavres du régiment, Napoléon dit avec émotion : "Il y en a donc encore, du 32e!...."

Il y en avait encore, et il le vit à Friedland et à Espinosa, en Espagne. Trente ans après, le 32e est cité à l'ordre du jour après la bataille d'Isly. En 1855, il est à l'assaut de Malakoff, il est à Forbach et à Gravelotte, en 1870. Il y en avait encore du 32e, et il y en a toujours.

* * *

J'ai donné tout au long la monographie du régiment "invincible", d'abord parce que je le crois bonne à prendre le cœur de tous les Français qui la liront, ensuite parce qu'elle fait bien connaître le plan si simple et si clair qu'a suivi dans son livre M. de Lyden, auquel j'ai emprunté tout entier ce triomphant morceau. L'auteur a fait ainsi, depuis les commencements jusqu'à nos jours, l'histoire de nos 144 régiments, qui, par l'effet d'un décret nouveau, vont être portés au nombre de 162.

Il a d'abord exposé les origines de l'infanterie française, composée au moyen âge des milices communales, des hommes d'armes, des vassaux de la couronne et des routiers mercenaires. Louis XI crée les "bandes de Picardie," composées de hallebardiers et de piquiers. Louis XII forme les "bandes de Piémont," François Ier les "bandes de Champagne et Navarre," qui donnèrent naissance à nos plus vieux régiments.

En 1680, nous en avons soixante-dix,—et quatre-vingt-un 1790,—et toujours en tête : Picardie, Piémont, Champagne, Navarre et Guyenne, qui, ayant été dédoublés, formèrent les 1er, 2ème, 3ème, 4ème, 5ème, 6ème et 7ème de ligne, tout en gardant au nom des provinces un substitut des numéros. Cette mesure avait d'ailleurs été prise dès longtemps par Louvois. En 1791, elle n'eut que l'apparence de la nouveauté.

* * *

Longtemps, à l'époque moderne, presque contemporaine, nous comes 100 régiments dont 25 "légers." Le 77ème d'aprésent, le 26ème léger en 1837, se trouva placé au premier rang des "Africains" par un superbe fait d'armes. Pendant la retraite de Bone, un de ses bataillons, commandé par Changarnier, se voit enveloppé par des nuées de cavaliers arabes. Le commandant forme ses hommes en carré et leur crie : "Ne craignez rien, mes amis, ils ne sont que six mille et vous êtes trois cents!" Gasconnade sublime qui eut justement l'effet que son auteur en attendait. Nos Français répondent à leur chef par des cris enthousiastes et aux Arabes par un feu si vigoureux que ceux-ci se dérobent. Tandis qu'ils fuient à l'horizon, le commandant accourait ses vêtements : ils contenaient huit balles, dont quelques unes l'avaient bien un peu contusionné; mais, pour le bataillon, quelle gloire!—Depuis la guerre de Trente-Ans jusqu'à celle de Sept-Ans, le fantassin français passa pour le premier soldat du monde, et, de 1793 à 1870, il recouvra cette belle renommée. Deux fois les Allemands la lui ont fait perdre, mais c'était surtout à leur dépens que nous l'avions acquise. Voilà ce qu'ils ne doivent pas oublier.

Y.

(Dans la *Liberté*.)

AMPHITHEATRE ROMAIN.—On continue en ce moment, les fouilles qui ont mis à jour un amphithéâtre romain sur la colline de Fourvières, à Lyon.

MM. Lafon, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, et Pierrot Desilligny, élève de l'Ecole pratique des hautes études de Paris, ont relevé la position exacte et la grandeur de cet amphithéâtre. Ils ont, en outre, trouvé un stylet d'ivoire, des fragments de porphyre, de verre antique, de marbre africain, de mosaïques, des fragments de corniches en verre irisé et une mosaïque.

NOUVELLE FONDATION.—L'Académie de médecine, de Paris, a encore reçu une nouvelle fondation :

Par son testament, Mme Fober, décédée à Paris, vient de léguer une somme de quarante mille francs, à placer en rentes 3 0/0 sur l'Etat français, qui arrérages serviront à la fondation d'un prix annuel, sous la dénomination de prix Bellion, qui sera décerné au meilleur travail ou à l'ouvrage se rapportant à l'art de guérir.

EXPÉRIENCES TÉLÉPHONIQUES.—Des expériences fort intéressantes ont eu lieu, récemment, de huit heures à neuf heures du matin, sur la ligne téléphonique de Paris à Bruxelles. Faites à l'initiative de la Compagnie des signaux magnétiques et communications téléphoniques, et avec l'autorisation des deux gouvernements, elles ont été suivies par MM. les ingénieurs Cuel et de La Tibonnaine, pour la France, et Delville, pour la Belgique.

Il suffisait de faire résonner à Paris ou à Bruxelles une cloche de l'espèce de celles dites cloches allemandes, que l'on voit sur les chemins de fer où est installé le *block system*, pour que, immédiatement à Bruxelles ou à Paris au moyen d'un appel magnétique Abdank-Marcel Deprez.

L'originalité de l'appareil est qu'il ne nécessite pas l'emploi des piles. L'appel est le générateur d'électricité qui agit à l'une des extrémités de la ligne, tandis qu'à l'autre un récepteur continue le battant de la cloche. On conçoit qu'avec ce système il est aisé d'établir des sonneries conventionnelles à distance.

L'expérience a bien réussi et, fait à noter, il n'aurait pas fallu moins de cent éléments de pile pour obtenir le même effet. L'appel employé est, comme volume, moins encombrant que ne le serait un seul élément.

Après avoir expérimenté la grande sonnerie, on a mis en mouvement un appareil d'appartement, appel et sonnerie, dont le timbre, plus doux, quoique très sonore, ne saurait en être comparé à celui de l'Opéra.

Bobinard raconte un déraillement :

—Nous étions, ma femme et moi, tranquillement assis dans notre wagon. Nous déjeunions. Tout à coup, un choc épouvantable, et l'on ne voit plus que jambes et bras coupés.

—Et vous?

—Nous n'avions rien de coupé, si ce n'est l'appétit!

Style à la vapeur.

Un journal, donnant quelques détails biographiques sur un officier d'état-major, ajoute gravement :

—Le colonel X.... est un des bras droits du général Z....

Un des bras droits!

Sapristi, combien en a-t-il donc, cet étonnant général!

Une simple plaisanterie édifiée sur le boulevard à Paris :

—Vous connaissez la dernière lettre de Boulanger?

—Celle à Ferry?

—Non, la dernière.

—Encore une!

—Eh bien! c'est la lettre R.

Le jury délibère :

—Voyons, fait un juré, l'accusé a certainement tué le père et la mère. Où voyez-vous des circonstances atténuantes?

—Le lendemain du crime, il est revenu prendre de leurs nouvelles!

Entre oncle et neveu.

—Mon oncle, j'ai besoin de cinquante louis.

—Mais, malheureux enfant, tu n'y songes pas! Pourquoi te figurer-tu donc que j'ai amassé une fortune?

—Mais, mon oncle, pour que je la dépense.

Entre boulevardiers :

—Vous n'avez jamais eu peur dans votre vie?

—Une seule fois, un jour que j'ai failli me marier!

Pensées et maximes.

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.

LA ROCHEFOUCAULD.

Lorsqu'on a sujet de se plaindre d'un ami, il faut s'en détacher peu à peu, et dénouer, plutôt que rompre les liens de l'amitié.

CATON.

L'amour-propre est un ballon gonflé de vent dont il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre.

VOLTAIRE.

C'est une grande sottise d'être avare pour faire tôt ou tard des prodigues.

DE JAUCOURT.

La servitude la plus gênante de la grandeur est de ne pouvoir en descendre.

SÉNÈQUE.

En France, on a le pédantisme de la légèreté.

MME DE STAEL.

Les femmes préfèrent les émotions à la raison.

STENDHAL.

Il n'y a de parfait que les gens que l'on ne connaît pas.

MME DE BOUFFLERS.

N'estimez que le jeune homme que les vieillards trouvent poli

JOUBERT.

Il n'y a d'aimable que les dupes; il n'y a que les fripons qui soient aimés.

MME D'EPINAY.

Il n'y a jamais ou ni bonne guerre, ni mauvaise paix.

FRANKLIN.

Ne pas admettre l'arbitraire est une loi morale inhérente à l'instinct de l'homme; il a besoin de ce qui est prévu et régulier.

DE BARANTE.

Les deux seuls malheurs véritables sont la perte de l'objet qu'on aime le plus, et la perte du repos de la conscience. Ce ciel a chargé le temps d'adoucir l'un, et le repentir de réparer l'autre.

DE SÉGUR.

On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.

LA ROCHEFOUCAULD.

Exiger dans la bienfaisance un désintéressement, c'est la morale des ingrats.

MARMONTEL.

Ne quittez jamais le naturel, cela compose un style parfait.

MME DE SÉVIGNÉ.

Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est.

MME DE TENCIN.

C'est un terrible avantage de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.

RIVAROL.

L'adversité élève les caractères qu'elle ne dégrade pas.

DE SÉGUR.

Nos actions ne sont jamais ni si bonnes, ni si mauvaises que nos volontés.

VAUVENARGUES.

L'amitié qui nous cache nos défauts nous sait moins que la haine qui nous les reproche. Que de gens en place se sont perdus de réputation et de fortune, faute des secours de l'amitié.

BACON.

Il faut se résoudre à payer toute sa vie quelque tribut à la calomnie.

VOLTAIRE.

Il ne faut pas que la bonté se montre, mais il faut qu'elle se fasse voir.

PLATON.

Il n'est jamais permis de dire que ce qui est beau n'est pas utile.

DE RÉMUSAT.

La bienfaisance a besoin d'un peu d'affection : le malheureux aime à croire qu'on ne donne pas tout à son malheur, qu'il y a quelque chose pour sa personne, qu'on fait pour lui ce qu'on n'aurait pas fait pour un autre; il veut se devoir à lui même quelque chose du bienfait qu'on lui accorde.

MME GUIZOT.

Les années ne font pas les sages, elles font les vieillards.

SWETCHINE.

L'atténuation de la vérité n'est pas autre chose que l'apostasie, l'apostasie des honnêtes gens.

MGR PLANTIER.

Les monuments des arts sont le dernier effort de l'homme pour l'élever au dessus de sa condition terrestre; c'est, après la religion, son aspiration la plus haute.

QUINET.

Un ambitieux ne voulant de bien qu'à lui seul, tâche de persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent.

LA BRUYÈRE.

Le bonheur ne donne jamais ce que son nom promet.

YOUNG.

CÉLÉBRITÉ : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas.

CHAMFORT.

On ne demande guère conseil que pour s'affermir dans une résolution qu'on a déjà prise.

MASSIAS.

Bobinard raconte un déraillement :

—Nous étions, ma femme et moi, tranquillement assis dans notre wagon. Nous déjeunions. Tout à coup, un choc épouvantable, et l'on ne voit plus que jambes et bras coupés.

—Et vous?

—Nous n'avions rien de coupé, si ce n'est l'appétit!

Style à la vapeur.

Un journal, donnant quelques détails biographiques sur un officier d'état-major, ajoute gravement :

—Le colonel X.... est un des bras droits du général Z....

Un des bras droits!

Sapristi, combien en a-t-il donc, cet étonnant général!

Une simple plaisanterie édifiée sur le boulevard à Paris :

—Vous connaissez la dernière lettre de Boulanger?

—Celle à Ferry?

—Non, la dernière.

—Encore une!

—Eh bien! c'est la lettre R.

Le jury délibère :

—Voyons, fait un juré, l'accusé a certainement tué le père et la mère. Où voyez-vous des circonstances atténuantes?

—Le lendemain du crime, il est revenu prendre de leurs nouvelles!

Entre oncle et neveu.

—Mon oncle, j'ai besoin de cinquante louis.

—Mais, malheureux enfant, tu n'y songes pas! Pourquoi te figures-tu donc que j'ai amassé une fortune?

—Mais, mon oncle, pour que je la dépense.

Entre boulevardiers :

—Vous n'avez jamais eu peur dans votre vie?

—Une seule fois, un jour que j'ai failli me marier!

ASSURANCES.

Quinzième Etat Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance Teutonia
De la Nouvelle-Orléans.

La compagnie conformément à sa charte, publie l'état suivant de ses affaires pendant l'année expirant le 31 décembre 1886.

PRIMES REÇUES.

Sur les risques d'incendie	$147,961 53
Sur les risques maritimes	14,095 64
Sur les risques de rivières	12,820 57
	$173,816 74
Primes non acquises pour 1885	69 675 43
	$244,492,17

A déduire :

Pertes payées sur les risques d'incendie	$61,584 99	
Pertes payées sur les risques maritimes	9,667 43	
Pertes payées sur les risques de rivières	8,986 24	
Refusées et en suspens	20,100 90	
Réassurances	29,178 01	
Primes remboursées	9,727 52	
Dépenses d'agence	1,126 27	
Dépenses, taxes, licences locales, l'intérêt	9,125 19—	147,096 99
		$96,596 27

Réserves pour primes non payées acquises 12 déc. 1886 $80,536 55
Ix pour cent intérêt sur le capital 25,000 00
Réserves pour pertes non réglées 7,600 44
Surplus 3,959 23— 96,596 27

ACTIF.

Argent en caisse	$ 42,701 48	
Bons des Etats Unis valeur du marché	28,831 25	
Actions de la ville comme du marché	129,908 50	
Autres valeurs et bons comme du marché	11,450 00	
Prêts sur hypothèques	76,391 64	
Propriétés foncières	27,750 00	
Prêts sur valeurs collatérales	56,990 00	
Billets à prime et billets à recevoir	4,795 90	
Primes en cours de collection	54,192 48	
Meubles de bureau	1,000 00	
	$454,606 27	

PASSIF.

Capital	$250,000 00	
Fonds de réserve	80,000 00	
Réserves pour primes non acquises	60,536 55	
Intérêt dividende non payé	150 00	
Pertes non réglées	7,600 44	
Surplus	3,959 23	
Intérêt sur le fonds capital de janvier 1887	12,500 00	
	$414,606 27	

L'état ci-dessus est une copie exacte et correcte de livres de la compagnie.

W. E. SCHMIDT, Président.
ALBERT P. NOLL, Secrétaire.

Fait sous serment par devant moi, à la Nouvelle-Orléans, le 15 janvier 1887.

A. BERG, Jr.
Notaire Public.

A une réunion du Conseil de Directeurs de cette compagnie tenue le 13 courant, il a été décidé de payer sur demande un second intérêt de dividende semi-annuel de Cinq pour cent sur le fonds capital Sixième dix pour cent pour l'année 1886.

CONSEIL DE DIRECTEURS.

H. BUDDING.	FRANK BODER.
THEO. BERGERSON.	C. WINGHOFF.
J. R. CAMORS.	F. RICKERT.
M. FRANK.	LOUIS RICH.
R. FRUCHER.	A. G. RICKS.
F. FISHER.	F. RICKERT, Jr.
H. R. GOODREVE.	WM. B. SCHMIDT.
A. AYMAR.	E. SCHULZE.
JULIUS KEIFFER.	LOUIS SCHWARZ.
J. H. KELLER.	J. G. SPOR.
C. H. MILLER.	JAS. J. SCHMIDT.
JOHN NELSON.	HY. WELLMANN.

Dix-septième Etat Annuel
—DE—
L'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

CONFORMÉMENT à sa charte, l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1886.

Primes reçues :

Sur risques de feu	$229,184 35	
Sur risques de marine	19,142 18	
Sur risques de rivière	5,696 66	
	$245,023 19	
A ajouter, primes non acquises de 1885	136,280 00	
Primes totales	$381,303 19	
A ajouter, intérêts et prêts de pertes	19,476 90	
Revenus	$400,780 09	
A déduire, pertes payées		
Sur risques de feu	$169,571 88	
Sur risques de marine	16,624 89	
Sur risques de rivière	358 19	
	$186,554 96	
Retour de primes et rabaissions	10,069 64	
Commissions et réfaction (rabais)	41,125 19	
Taxes et licences	2,242 55	
Dépenses de bureau et agence, salaires, loyer, bureau, frais de sauvetage, rapports, publications, etc.	33,064 66	$293,052 59
Surplus		$1,108,970 57
Primes non acquises de 1886	$ 70,255 00	
Pertes ajustées et non ajustées	30,643 94	
Balance	1,199 63	$101,897 57

ACTIF.

Argent en caisse	$ 27,116 22	
Dépôt au trésor de l'Etat du Mississippi	15,000 00	
Argent en banque en Amérique et Europe	3,618 90	
$10,000 Bons des Etats Unis à 0/0	12,700 00	
$121,000 Bons Consolidés de la Nile Orléans	128,910 00	
$56,940 Bons à Prime de la Nile Orléans	64,848 90	
Primes en voie de recouvrement entre les mains d'agents	20,718 82	
Prêts sur hypothèques	47,484 34	
Effets à recevoir	2,865 00	
Billets à recevoir pour primes	3,408 55	
Avances et autres valeurs	13,660 53	
Meubles et installations de bureaux	2,500 00	
Total	$351,253 55	

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

G. LANAUX, Président.
GEO. LANAUX, Jr. Secrétaire p. t.

Assermenté et signé devant moi, not